L'ABEILLE DE LA N. ORLEANS

Cet organe va vous de Charivari

NOUVELLES-ORLEANS : MARDI MATIN, 3 MARS.

FEUILLETON.

INVISIBLES DE PARIS.

PAR GUSTAVE AIMARD.

PREMIÈRE PARTIE.

LES COMPAGNONS DE LA LUNE.

XXX—Suite.

UN INTÉRIEUR CRÉOLE.

Hermosa accorda plusieurs fois sa tête jaspé rieuse, calme et une volonté supérieure à la sienne lui imposait une tâche contre laquelle elle se révoltait ; puis elle ajouta :

— Non ! je le crains, mon cœur ; nous ne sommes pas en Amérique.

Je n'oublie rien, soyez-en sûr, dit-il en articulant chaque des syllabes précédentes, de façon à leur donner un sens qu'une deux personnes seuls comprendre.

Le comte ne découvrit la tête.

Marcos Prayo continua :

— Madame la comtesse n'a-t-elle jamais eu à se plaindre de ma fidélité ?

— Non.

— Je me discrétion !

— Non plus. Mais restons bien quel Monsieur, pour ne vexer de ma discrétion, qui décidé chercher dans l'avenir plus qu'il est disposé.

Le délai de rigueur fait donc les yeux du métis.

Par un effort suprême, il se contint et fouilla son visage d'redevenir calme et froid :

— Ça n'est ni de ce matin ni de ce soir, dit-il avec un accent de reproche.

Il elle semble s'être recueilli trois reprises.

Trois femmes de chambre entrèrent, deux mulâtresses et une quarteronne.

Un seul coup de sonnette appelait la quarteronne.

Donc, la première mulâtresse.

Trois, la seconde.

Quand la comtesse les vit paraître toutes les trois, elle eut un que dans sa fièvre elle avait gémi trois fois, et apostrophant vivement les deux dernières :

Pourquoi vous autres ! leur cria-t-elle. Amita seule.

Deux de femmes de chambre se retirèrent sans témoigner le moindre étonnement des caprices de leur maîtresse.

Il ne resta dans le salon que la jeune quarteronne.

Anita avait dix-huit ans, la taille mince et pliante comme un roseau, les traits réguliers et l'air intelligent.

C'était un charmant aperçu de la race hispano américaine.

Ses grandes sorties et la porte refermée sur elles, la jeune fille fit quelques pas vers Mme de Cane-Real, et s'inclinant devant elle avec cette grâce nonchalante qui caractérise les femmes d'entre-deux :

— Me voici à vos ordres, dit-elle d'une voix mélodieuse comme un chant d'oiseau.

Domestique encore tremblotiment la tête vers elle et lui fit un signe.

Anita, sans demander d'autre explication, avança un tabouret aux pieds de sa maîtresse, s'assit et fixa ses grands yeux noirs pleins de lumière sur ceux de cette dernière.

Chacun de ses mouvements avait quelque chose de félin.

Il y avait plaisir à la regarder faire.

Sans y songer, la créole contemplait la quarteronne et se complaisait dans sa contemplation.

Tête à tête avec cette brune enfant, elle pouvait égarer sa pensée dans les espaces déjà parcourus, et se croire encore à la Havane, dans ces jours joyeux, embrumés où un passé avait laissé des souvenirs tumultueux, des traces ineffaçables.

Il y eut un instant de silence.

La quarteronne ne se fût point permis de troubler la rêverie de dona Hermosa.

C'était à celle-ci de rompre la glace.

Elle la rompit.

D'ailleurs, par une raison magnétique dit elle à expliquer, la frêté du regard de la jeune fille pesait à la femme faible.

Ne se regardant plus le motif pour lequel sa jeune suivante se trouvait à ses pieds, la comtesse de Cane-Real lui adressa la première question venue :

— Quelle heure est il, chica ? — petite, — lui demanda-t-elle en espagnol.

— Cinq heures, déjà !

— Oui, mais ne vous inquiétez pas, maîtresse.

— Pourquoi n'inquiéter !

— Le rendez vous n'est que pour huit heures.

La pauvre enfant n'avait pas achevé cette phrase malencontreuse, que dona Hermosa, sortant de son apathie accentuée, se redressa rapidement, et saisissant entre ses mains serpentines comme l'acier la tête de son esclave, la lui secoua avec une énergie fébrile :

— Es-tu folle, chica, pour parler ainsi, sans savoir si l'on peut nous entendre ! Me trahir ainsi !

Et d'un geste brusque elle repoussa la jeune fille.

— Oh ! malheureuse ! murmura celle-ci, des larmes dans la voix.

La comtesse, comme toujours, se repentit de son premier mouvement, et tâchant le rachetant avec promptitude, elle dit à la quarteronne de donner un petit sonnillet animal sur le jour, et détachant un bracelet de corail qui faisait plusieurs fois le tour de son poignet offrit le jeune fille en cet de sa main.

— J'ai tort, dit-elle. Tu ne m'en veux plus, n'est-ce pas, mignonne ? Ta présence inattendue de Marcos Prayo n'a t-elle pas donné, Alida, d'une emblème, tu ne m'en veux plus ?

Nos lecteurs ne laisseront pas que de s'étonner tout non peu, en faisant connaissance avec les mœurs étranges que nous leur mettons sous les yeux.

Nous les prions en grâce de ne pas oublier que la comtesse Hermosa de Cane-Real n'est point une Européenne, et même une Américaine.

Habituées, dès leur bas âge, à n'obéir qu'à leurs propres volontés, à se faire une loi du caprice de leurs maîtresses, les femmes de la Havane en viennent à une dérangeât de maître ou d'emprise, ou ne manquant ni de charme ni d'esprit, ont à coup sûr stupéfier tout bon et honnête habitant de la vieille Europe.

Ces manières, nous ne les défendons, nous ne les prônons pas. Nous les constatons pour ce qu'elles valent, désirant qu'on les prenne pour ce qu'elles sont.

Mais, la contesse de Cane-Real, née à Paris, rue de Rivoli, et seconant sans familiarisation la tête de sa femme de chambre, serait mise au ban de la gent parisienne.

Mme Doña Hermosa de Cane-Real, née à Cuba, *plein del Gobernador*, arrachant des cheveux à une quarteronne et l'embrassant quelques minutes après, n'est point choquée de cette conduite et ne fait point tache dans le cadre de ses habitudes et de sa vie passées.

Sous la caresse de sa maîtresse, Anita remplissait son rôle avec bonheur, avait l'intention de couler le long de ses joues, et baisant avec reconnaissance les mains de la comtesse, elle lui répondait :

— Marcos Prayo est le frère de lait de madame la comtesse..... Un frère aime sa sœur ! Il donnerait sans regret sa vie sur un signe d'elle.

— Je sais cela.

— Eh bien ! maîtresse, pourquoi vous défier de lui ?

— Tu ne comprends pas, enfant ! répondit la jeune femme avec un léger mouvement d'épaules. Marcos a le désespoir de le brute. Il me fatigue de ses empressements exagérés. Même de loin me plaindre davantage.

Il faut l'aimer. On ne trouve pas toujours des serviteurs aussi courageux et indomptable comme Marcos Prayo.

Soit, je l'espère. Mais je veux qu'il soit content de moi, et au besoin, Anita, je t'autorise à lui répéter mes paroles ; je préfèrerai n'est point une avec admise dans le pays où nous nous trouvons.

— C'est donc vrai ! reparti le quarteronne en souriant. Marcos en joue si jolimont !

— Nous sommes à Paris, chica, continua Dona Hermosa. Ce n'est pas la Havane, la violence, qui nous donnerait plus de succès, mais bien plutôt la douceur, la ruse, l'hypocrisie.

Anita secoua sa tête charmante en guise d'assentiment.

— Tu m'as bien comprise ?

— Oui, maîtresse.

— Maintenant, dit-moi : tout est-il prêt pour ce soir ?

— Tout.

— Ici, on nouveaux-clients se fit.

(A continuer.)

SPECTACLES.

Théâtre de l'Opéra.

DIRECTION.....Propriétaires.

MARDI 3 Mars 1868,

LE PROPHETE.

Grand opéra en 5 actes, de Meyerbeer.

On commencera à 7 1/2 heures. 3 mars

ACADEMIE DE MUSIQUE.

SPALDING & RIDWELL.....Propriétaires.

LUNDI SOIR, 2 Mars, et tous les autres soirs ainsi que le SAMEDI à midi.

La troisième pièce de la FONTAINE ILLUMINÉE pour la troisième fois cette saison. Rick Carroll remplit les rôles de Monsieur Bruhgam et de Maître de ballet ; Miss Lucy et Ballet Espagnol, dansé par Miss Lucy et Ballet Espagnol, dansé par Miss Lucy et Ballet Espagnol, dansé par